

VRAI PARDON

CHRIS X-O



Chris XO

Vrai pardon

© Chris XO, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0518-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À celles qui vivent malgré tout.

« Nous vivions ensemble, dans une même demeure, entre parfaits inconnus »

Cybill

I.

L'homme est assis jambes croisées sur une dalle de granit au milieu d'une forêt clairsemée. Deux colliers de petites boules en bois garnissent son torse nu. Ses cheveux longs sont négligemment attachés par un élastique. Un chemin de poils noirs remonte depuis son nombril jusqu'à son poitrail où ils se dispersent proprement en un delta velu. Ses mains enveloppent ses genoux. Le dos droit, les yeux clos, les lèvres détendues, il semble endormi. Autour, les oiseaux piaillent et les feuillages vert tendre indiquent un début de printemps.

Une voix lente et grave vient langoureusement rompre le doux silence :

« Le Yoga est une philosophie... Une façon d'être au monde... Une façon d'être soi au sein de la nature... ».

L'homme joint les mains comme s'il entamait une prière.

« L'air que je respire anime mon corps et mon esprit... J'ai conscience de tous les membres de mon corps... de mes organes... de mes muscles... de mon esprit... Je suis un et unique ».

L'homme écarte les bras et tourne la paume des mains vers le ciel.

« Je m'ouvre au monde et à mère nature... Je ne suis rien dans l'univers... Je suis la nature... Le vent, les oiseaux et le céleste sont en moi... comme je suis en eux... ».

L'homme remet ses mains sur les genoux. Il ouvre lentement les yeux.

« L'esprit vide et plein, le corps dépourvu de son poids... Je reviens à la vie humaine... en paix et reposé... Il faut prendre son temps... pour se déconnecter... La journée sera grande et belle... je le sais à présent ».

La vidéo s'arrête sur une vue du ciel et sur les oiseaux qui n'ont pas cessé de chanter. Je ferme mon PC et regarde autour de moi.

Au nombre de tasses de café et de boîtes à pizza qui traînent sur la table, on doit être mercredi. Ça fait environ trois jours que je n'ai pas quitté l'appartement. Le boulot de détective est éprouvant. Je l'ignorais avant de m'en rendre compte par moi-même. Dans les séries et les films de flics ou de privés, on ne voit jamais ce qui se passe après l'enquête. Colombo, Derrick et tous les autres doivent, comme moi, hiberner pendant trois jours.

Je me lève pour me faire un café. Après, je partirai à la recherche d'un livre

sur la pratique du Yoga et d'une dalle de granit. Je ne sais pas vraiment à quoi ces exercices peuvent servir. Je ne suis pas certain que mon esprit soit réceptif à ce genre d'élucubrations. Mais comme disait mon professeur de mathématiques de première : « Souvent, on s'arrête devant un problème en pensant qu'il vaut mieux ne rien dire que de répondre une ineptie... Les erreurs ont un sens, le zéro à un sens, mais le vide n'en a pas ».

Pourquoi ne pas essayer le yoga pour combler le vide ? Et puis, selon mon calendrier des pompiers de l'année dernière, le printemps est proche. C'est le bon moment pour trouver un feuillage vert tendre, des oiseaux chanteurs et une dalle de granit.

II.

Juste après ma seconde enquête, j'ai fait l'acquisition de l'appartement d'à-côté. Symétriquement le même que le mien. L'agence Falk est aménagée de deux bureaux des années cinquante et d'une décoration vintage chinée à gauche et à droite. Deux bureaux vierges. Ni moi, ni Cybill n'avons encore posé les coudes dessus. Pas de traces de café. Pas de bouteilles vides dans les corbeilles. Pas de boîtes de pizza tachées d'huile jonchant le sol. Pas de photos punaisées sur mon tableau de liège. Je n'éprouve aucune impatience. Je sais profiter des temps morts. Le rien ne m'effraie pas.

Probablement un reste de mon passé mortifère. Le comptable est un être particulier. Il est doté d'une capacité rare : celle de ne rien penser. Certains diront que c'est la meilleure façon de se protéger de la douloureuse réalité du monde. C'était l'avis de ma mère : « Pour vivre heureux, vivons cachés », disait-elle souvent.

Je l'ai fait. Pendant toute ma jeunesse, jusqu'à mes 29 ans. Je me suis caché, enfermé dans un cocon, loin du bruit, de la fureur et loin aussi du plaisir et des menus bonheurs. J'ai dû m'exposer un peu pendant ma formation. Mais le petit monde de la comptabilité accepte le silence et la discrétion. Disons même qu'il encourage l'effacement.

Sur mon CV, il y a quatre lignes : un BTS compta et gestion, un vrai stage dans le cabinet comptable qui m'embauchera à la fin de ma formation, un faux stage dans une association d'échecs où j'ai rentré huit cotisations dans un tableau et 9 années d'expérience chez Jacques et fils, cabinet comptable ronronnant. Loisirs : rien. Langues : aucune. Amis : zéro. Souvenirs : néants. Voilà le résumé de ma vie jusqu'à ma métamorphose programmée à 30 ans. Certains diraient que j'ai perdu un tiers de ma vie ; moi je dis que j'ai préservé mon potentiel et soigneusement préparé ma transformation.

Sorti du cocon, ma première découverte majeure fût la pizza 9 fromages. Une façon de pénétrer la réalité du monde par son versant gras. J'ai rapidement connu aussi son versant alcoolisé. J'ai poursuivi par la face cachée de la vie de famille – ma première enquête : le mensonge et la souffrance. J'ai aussi ouvert mes Chakras, inhalé des gaz irritants, bu du vin blanc, du vin rouge, croisé un indien d'Amérique à Lyon, sauvé un môme par appât du gain. J'ai connu une sensation étrange et puissante qui a bien perturbé ma nuit passée au côté d'une femme. J'ai

vu un lac immense et des montagnes enneigées, moi qui n'avais jamais rien vu d'autre que les rouleaux glacés de l'océan en Bretagne. Aujourd'hui, je peux remplir la case « Amis » par un petit chiffre 3. Ce ne sont pas vraiment des amis, mais je les connais, je sais où les trouver, ils savent qui je suis. À mon sens, c'est le minimum requis pour qualifier une relation d'amitié. Au-delà, je ne sais pas faire. Globalement, je trouve que je suis bien entré dans la vie et dans le monde. Je me sens vivant.

Pour la suite, j'ai de nombreux projets à plus ou moins court terme. Presque trop ! Je n'ai pas changé de vie pour passer de l'ennui profond au surmenage aigu.

Les priorités du moment, c'est de trouver un livre sur le yoga et un bloc de granit. D'acheter un nouvel imper beige. Le mien a pris cher sur la précédente enquête. Mais j'ai gardé sa dépouille, une relique que je vais exposer. Je dois aussi sauter le pas pour le chapeau ! Je vais prendre un Trilby Tomasso. Je n'entame pas de nouvelles enquêtes sans mon chapeau !

Ensuite, Trilby sur la tête, je lirai le mail reçu il y a 15 jours, intitulé : « *Besoin de vos services* ».

Je commence par un café et une douche. Suivront les achats. Et probablement un sandwich club et une bouteille de vin au QG.

Un privé de qualité doit se faire attendre, c'est connu, c'est comme ça. Une base qu'il est même inutile d'écrire dans le grand livre du privé tellement elle est évidente. Une temporalité particulière propre au métier. Le temps de latence du privé... Bref, je lirai le mail demain... peut-être.

III.

J'arrive au QG avec mon imper tout neuf. J'en ai acheté deux. Exactement les mêmes. J'ai trouvé le chapeau, un vert kaki discret avec un ruban noir sur le montant. Il est 19 heures quand je pousse la porte de mon établissement favori. Le bar est vide. Trop tôt. Mais Hugo est à son poste. A-t-il une vie en dehors de celle qu'il passe derrière le comptoir ? À force de le voir à cet endroit, toujours au rendez-vous, dans cette ambiance chaleureuse et feutrée, je serais bien incapable de le reconnaître ailleurs. Il y a des associations qui ont la dent dure.

Je reste dans l'embrasement de la porte. Il y a une atmosphère sépia qui me plaît. Le cadre en bois de l'entrée, sa poignée en laiton, le soleil qui jaunit le ciel derrière moi, le bar vide où flotte un parfum délicieusement coupable. Un cliché parfaitement cinématographique... Je me sens Kevin Costner dans les Incorruptibles.

Hugo m'aperçoit et reste figé, la main dans le chiffon, le chiffon au fond du verre. Je crois qu'il a saisi la référence. Il me regarde. Je le regarde. Il sait qui je suis – ce putain d'Eliot Ness. Al Capone est dans l'arrière-salle ; il n'a pas la possibilité de le prévenir sans se prendre une balle de Colt 45 dans le buffet... La scène dure une minute, la tension est palpable. Coupez ! crie une voix intérieure. Nous esquissons chacun un sourire complice. Pas besoin de la refaire cette scène, elle avait la perfection de la spontanéité.

— Quel bon vent inspecteur ? me dit-il avec un air sérieux tout droit tiré d'un polar des années 60.

— Une sale affaire. Une histoire d'estomac vide et de gosier sec, lui dis-je en posant mon chapeau sur un des tabourets en acajou.

— Je vois. Les temps sont durs. Mais je pense pouvoir vous aider.

Hugo me sert chaleureusement la main. La sensation est étrange. Je ne me souviens pas avoir serré la main de qui que ce soit ces 30 dernières années. Je profite pleinement de l'instant. C'est une expérience de plus, une percée dans la réalité fourmillante du monde, un pied de nez à l'indigence de mon passé.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Pour fêter votre retour, le premier verre est pour moi.

— S'il est pour vous, je vous laisse choisir mon ami.